

CAHIERS de POLITIQUE NATIONALE N°2

LE MARÉCHAL PÉTAIN

L'EDUCATION
NATIONALE

avec une introduction sur

"L'ESPRIT D'UNE ÉDUCATION NOUVELLE "

de

M. ALBERT RIVAUX
Membre de l'Institut

COMITÉ FRANCE - AMÉRIQUE

EDITIONS

FERNAND SORLOT

7, rue Servandoni
Paris

29, place de Jaude
Clermont

AVANT-PROPOS¹

Tout Gouvernement soucieux, soit de fortifier l'unité nationale, soit d'assurer l'avenir de son pouvoir en inculquant à la jeunesse ses doctrines, doit mettre au premier plan de ses préoccupations l'éducation nationale. Ce souci est si grand dans les pays totalitaires que l'enfant y est spirituellement presque enlevé à sa famille; dans les autres nations l'État intervient sous les formes les plus diverses : tantôt il tend à établir une sorte d'école unique sous la direction de l'Etat ; tantôt il répartit les subsides du budget entre les écoles d'État et les écoles privées, comme en Belgique ; tantôt, il laisse coexister des écoles fonctionnant sous l'autorité des pouvoirs régionaux et des écoles entièrement libres, comme aux États-Unis.

Le Maréchal Pétain a été de tout temps très préoccupé de la formation de la jeunesse française ; en 1934, il en faisait l'objet d'un discours prononcé d un dîner de la « Revue des Deux Mondes », que nous publierons dans un de nos prochains cahiers avec une introduction de M. André Chaumeix, de l'Académie Française, directeur de la « Revue des Deux Mondes ». Aujourd'hui il adresse aux Français un appel relatif à l'éducation nationale, dont il a remis le texte à la « Revue des Deux Mondes », qui a eu l'honneur de le publier le 15 août 1940. Nous faisons précéder ce document d'une introduction qu'a bien voulu écrire à l'intention de nos lecteurs, M. Albert Rivaud, de l'Institut, professeur à l'Université de Paris, que le Maréchal Pétain avait nommé, aux heures tragiques de juin 1940, au poste de ministre de l'Instruction publique. M. Rivaud, alors à Poitiers, prit l'avion pour se rendre à Bordeaux et répondre à l'appel du Maréchal, malgré le grave état de santé qui, en d'autres circonstances, l'aurait contraint au repos. Ayant beaucoup, réfléchi sur le problème de l'enseignement, M. Albert Rivaud résume ses vues en ces quelques pages. Si le lecteur veut bien le suivre, il sera ainsi introduit dans la pensée du Maréchal. – G. L. J.

¹ Il a été tiré de cet ouvrage, vingt-cinq exemplaires sur papier à la forme dont dix exemplaires numérotés de I à X réservés au Maréchal Pétain, Chef de l'Etat Français, et quinze exemplaires numérotés de 1 à 15.

INTRODUCTION

L'ESPRIT

d'une

ÉDUCATION NOUVELLE

Le Comité France-Amérique avait déjà réuni en une brochure les premiers appels de M. le Maréchal Pétain à la nation française. Le vainqueur de 1918 s'est imposé le pénible devoir de nous annoncer un désastre dont ne soupçonnions pas encore l'étendue. Nous avons retrouvé, à la lecture, ce mélange de douleur contenue et de force d'âme qui nous avait si profondément émus quand nous entendions ces brefs discours à la radio. A l'heure la plus sombre, le Chef de l'Etat, certain que la France ne peut ni mourir, ni déchoir, nous invitait à songer au lendemain et à préparer notre régénération. Ses paroles n'ont jamais perdu, dans leur gravité, l'accent de l'espérance et de la résolution.

Aujourd'hui, quand la résurrection commence, le Maréchal montre encore la voie. Il pense à l'avenir, à la jeunesse, à l'éducation qu'elle recevra demain. Il définit les principes avec une admirable sûreté. Tout commentaire est inutile sur un texte dont tous les mots sont chargés de sens. Il reste à traduire les principes en actes, à vaincre les routines qu'il condamne sans appel. Il y faudra du temps et des efforts. Mais on peut imaginer sans peine les grandes lignes d'une réforme qui doit être entreprise sans retard, parce que tout le reste en dépend.

*

* *

Restaurer l'unité française compromise par nos divisions, donner à notre jeunesse une formation physique et morale solide, employer à l'oeuvre du relèvement toutes les ressources et toutes les bonnes volontés et d'abord la jeunesse elle-même, rendre à nos enfants la force, le courage, la joie de vivre; la confiance en l'avenir, leur offrir un idéal indiscutable capable de réanimer en eux l'ardeur et l'espérance, telle est la tâche qui nous attend. Sans rien détruire de réellement vivant, nous devons harmoniser des forces diverses qui, trop souvent, s'ignoraient ou se combattaient. La réforme s'accomplira dans le cadre, historique et naturel de nos régions. et de nos provinces et l'unité sera refaite par l'accord de tous ses composants essentiels. Des réformes encore à peine ébauchées, des changements de personnes y seront nécessaires. Un plan d'ensemble ne peut pas être dressé a priori : il a pour condition l'inventaire de nos ressources existantes et de nos richesses dispersées. Mais nous pouvons nous demander déjà quel idéal proposer à cette jeunesse qui se débat encore dans l'obscurité.

*

* *

Nous ne lui apporterons pas des abstractions, de ces grands mots sonores et vides dont les partis ont abusé. Les mêmes formules ne conviennent pas à tous les âges.

Nous offrirons aux enfants l'idéal le plus simple et le plus naturel, celui qui attire tout ce qui est jeune et porte en soi l'ardeur d'une vie commençante. Vivre, jouir de la lumière, de la beauté des choses, sentir grandir, éprouver sa propre force, la dépenser librement. On ne forme pas l'enfance avec de la tristesse et des larmes, avec des contraintes inutiles. L'enfant doit apprendre, dès qu'il s'éveille à la conscience, à déployer sa vigueur naissante, à exercer ses muscles et à dominer son corps. Un entraînement progressif lui donnera la maîtrise de lui-même. Une discipline presque invisible l'amènera à supporter de menues contraintes, à vaincre une souffrance passagère, à garder en toute occasion un visage que l'émotion n'altère pas. Plus tard, un précepte familial et discret lui rappellera les bienfaits de l'endurance, de la loyauté, de la résolution. Mais l'exemple, la pratique journalière, dans la famille, à l'école élémentaire, au camp de jeunesse ont plus d'action que tous les discours. L'enfant sera très vite mis en contact avec la nature : il apprendra à ne pas la craindre, à l'aimer, à connaître par l'expérience les propriétés des choses.

En rapports avec d'autres enfants du même âge, et sous la conduite de jeunes moniteurs, il apprendra à connaître, à aimer ses compagnons d'études, de travaux et de jeux, à prévoir leurs réactions, à s'adapter, à tolérer ce qui les séparait d'eux. Les exercices et les chants collectifs lui montreront la nécessité des mouvements, concertés, de l'entente tacite et rapide entre les exécutants. Membre d'une communauté, associé à une oeuvre dont le succès dépend du concours de tous, il prendra, d'abord à son insu, cet esprit d'équipe et d'entraide qui multiplie les forces individuelles en les unissant étroitement. Il acquerra le sens du rythme, de l'harmonie, de la beauté. Ainsi peut naître, sous une forme concrète, le sentiment social, la certitude d'appartenir à un groupe qui renforce l'individu de toute la puissance d'une collectivité. L'enfant sentira de bonne heure, avant toute explication, la nécessité de la discipline, de la hiérarchie, la grandeur et la bienfaisance de la soumission volontaire. Il comprendra que le rendement, la qualité de l'oeuvre dépendent, de l'intensité de l'effort personnel et de son ajustement à l'effort collectif. Il aimera sa tâche propre, celle du groupe dont il fait partie. S'appliquant à les réaliser dans leur perfection, il prendra le dégoût du laisser-aller et de la médiocrité, l'amour du sérieux et l'ambition de se dépasser. Et déjà l'enseignement de la religion le pénétrera de douceur, de confiance et de charité.

*
* *

La vie sociale se traduit par des oeuvres communes unies au sol qui les porte. Un jardin à cultiver, une maison à construire, un travail d'intérêt collectif à entreprendre manifestent sous une forme durable l'effort d'une société. On s'attache à la terre que l'on féconde, au village que l'on embellit ; aux paysages, aux horizons familiers. L'oeuvre la plus humble prend ainsi une valeur qui s'élargit. Sous le présent que le travail modifie par degrés, on découvre les traces du passé. Des hommes qui ne sont plus ont fertilisé notre terre, produit les biens que nous utilisons. Dans chaque région, une harmonie durable s'est réalisée, faite de l'accord des hommes avec leur terroir originel. L'individu se sent partie d'une communauté plus large et retrouve sur le sol qu'il cultive, dans la demeure qu'il aménage, les traces de ses devanciers disparus. Il unit les souvenirs du passé à l'image de l'avenir ; l'affection qu'il porte à ses compagnons de labeur s'étend à ceux qui ont peiné avant eux. La vie locale à laquelle il participe lui paraît un fragment d'une vie plus longue qui va rejoindre, à travers les générations, les vestiges encore visibles de nos plus lointains aïeux. L'horizon s'élargit : autour du groupe qui s'affaire, il y a la province, la nation, dans leur continuité historique, avec leurs vertus, leurs épreuves passagères, leur puissance indestructible de renouveau. On retrouve la mémoire des héros, des martyrs, de tous ceux qui ont travaillé à la même oeuvre dont les ossements dorment près de nous et dont les noms mêmes sont parfois oubliés. Ainsi se forme autour de la jeunesse une atmosphère de respect, de piété, de poésie qui embellit le labeur quotidien. L'histoire enseignée à l'École prend du sens et de la vie. Le patriotisme, le sentiment religieux s'unissent pour renforcer les appels du devoir et les commandements de l'autorité.

De proche en proche, l'enfant qui songeait d'abord à lui-même ou s'efforçait d'exceller dans une besogne bornée, s'élève à la notion d'un ordre général qui dépend en partie de sa volonté et de son amour. De la province, il s'élève à la patrie, de la patrie à l'univers. Il entrevoit l'image d'une

intelligence, d'une justice, d'une bonté souveraines qui corrigent les accidents de la fortune et font régner l'harmonie. Il comprend que toute défaillance se paye et que l'épreuve de tous peut être la rançon de la négligence et de l'indignité de quelques-uns. Il n'en est pas troublé et l'injustice dont il peut se croire victime ne lui enlève ni l'espérance, ni la sérénité. Il sait que la souffrance et la mort ne sont pas à craindre, quand le devoir a été vaillamment accompli. L'imperfection, les approximations inévitables de toute entreprise humaine ne lui inspirent ni le découragement, ni l'amertume. Il ne connaît pas la révolte et sa colère même accroît sa détermination de ne pas se laisser ébranler.

*
* *

Cette vue des choses n'est pas neuve : elle résume les leçons du christianisme et de l'antiquité. Les nouveautés techniques n'ont rien changé aux caractères et aux exigences de la nature humaine. Les vertus qui doivent nous sauver ont déjà plus d'une fois assuré le salut de nos devanciers. L'instruction n'est qu'une pièce dans un ensemble. Elle ne prend toute sa valeur que subordonnée à une fin qui en détermine la nature et les limites. Ces limites varient selon les facultés et les besoins individuels et suivant les nécessités sociales. A chacun les connaissances exactes et pratiques indispensables à l'exercice de sa profession. A quelques esprits soigneusement choisis, la formation utile pour diriger, enseigner, administrer, inventer. L'essentiel est que chaque tâche soit accomplie avec le souci de la perfection qu'elle comporte, avec tout le sérieux et toute la conscience que nous pouvons lui donner. Mais la vie de l'intelligence ne se comprend que baignée par la vie du sentiment. Nous avons à lutter contre la sécheresse de coeur, mère du scepticisme et de la dureté, plus encore contre la paresse d'esprit et le manquée de foi qui nous condamnent à la routine, à la contemplation et au regret stériles du passé. Ne nous tournons vers nos souvenirs que pour y trouver des raisons d'espérer et de vouloir.

Puissent les maîtres d'hier appelés à collaborer au relèvement, les maîtres nouveaux que l'on va désigner, ne pas oublier ces simples vérités. L'appel magnifique de M. le Maréchal Pétain resterait vain, si le peuple français qu'il doit réveiller, se refusait à l'entendre et laissait le champ libre à ceux qui demeurent attachés aux erreurs passées. Un mouvement d'opinion unanime doit soutenir notre guide dans l'oeuvre qu'il entreprend. La nation française se doit d'imposer silence à ceux qui n'ont rien appris. Elle a connu d'autres épreuves cruelles : elle n'a jamais désespéré d'elle-même et elle s'est toujours retrouvée. ,

L'idéal proposé à notre jeunesse ne peut pas se définir d'un mot. Mais une seule pensée le détermine : réunir, par les moyens les plus simples, tous les éléments de force, d'action, de confiance, d'ordre intérieur. La forme de l'idéal et son ampleur changent suivant les âges de la vie. Il ne s'agit pourtant que d'une seule lumière dont le foyer primitivement étroit grandit et s'élargit peu à peu, jusqu'à embraser le ciel. Cette lumière s'allume. Soyons assurés qu'elle rayonnera bientôt de tout son éclat.

Albert RIVAUD,

de l'Institut.

L'EDUCATION NATIONALE

FRANÇAIS,

Parmi les tâches qui s'imposent au Gouvernement, il n'en est pas de plus importante que la réforme de l'éducation nationale.

Il y avait à la base de notre système éducatif une illusion profonde : c'était de croire qu'il suffit d'instruire les esprits pour former les coeurs et pour tremper les caractères.

Il n'y a rien de plus faux et de plus dangereux que cette idée.

Le coeur humain ne va pas naturellement à la bonté ; la volonté humaine ne va pas naturellement à la fermeté, à la constance, au courage. Ils ont besoin, pour y atteindre et pour s'y fixer, d'une vigoureuse et opiniâtre discipline.

Vous le savez bien, parents qui me lisez : un enfant bien élevé ne s'obtient pas sans un usage vigilant, à la fois inflexible et tendre, de l'autorité familiale.

La discipline de l'école doit épauler la discipline de la famille. Ainsi, et ainsi seulement, se forment les hommes et les peuples forts.

*

* *

Une autre grave erreur de notre enseignement public, c'est qu'il était une école d'individualisme. Je veux dire qu'il considérait l'individu comme la seule réalité authentique et en quelque sort, absolue.

La vérité c'est que l'individu n'existe que par la famille, la société, la patrie dont il reçoit, avec la vie, tous les moyens de vivre.

Il est aisé de le constater d'ailleurs. Les époques où l'individualisme a fait loi sont celles qui comptent le moins, d'individualités véritables. Nous venons d'en faire la cruelle expérience.

C'était une grande pitié de voir, jusqu'à la veille de la guerre, nos journaux et nos revues tout pleins d'éloges de l'individualisme français, qui est exactement ce dont nous avons failli mourir.

L'individualisme n'a rien de commun avec le respect de la personne humaine sous les apparences duquel il a essayé parfois de se camoufler.

L'école française de demain enseignera avec le respect de la personne humaine, la famille, la société, la patrie. Elle ne prétendra plus à la neutralité. La vie n'est pas neutre ; elle consiste à prendre parti hardiment. Il n'y a pas de neutralité possible entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal, entre la santé et la maladie, entre l'ordre et le désordre entre la France et l'Anti-France.

L'Ecole française sera nationale avant tout, parce que les Français n'ont pas de plus haut intérêt commun que celui de la France. Toute maison divisée contre elle-même périra, dit l'Evangile. Nous entendons rebâtir la Maison France sur le roc inébranlable de l'unité française.

*

* *

Dans cette France rénovée, toute la riche diversité des vocations françaises trouvera sa place et les conditions de son épanouissement.

Nous maintiendrons, nous élargirons s'il se peut, une tradition de haute culture qui fait corps avec l'idée même de notre patrie. La langue française a une universalité attachée à son génie. Ce n'est

pas sans raison que nous nous sommes plu à donner au suprême couronnement de nos études le beau nom d'Humanités.

Soeur cadette des Humanités, mais non moins riche de réalisations et de promesses, la Science libre et désintéressée occupera une place éminente dans la France nouvelle. Fidèles à notre pensée décentralisatrice, nous décongestionnerons l'Université de Paris pour faire de nos Universités provinciales autant de puissants foyers de recherche dont certains pourront être spécialisés. Et nous n'hésiterons pas à y appeler comme animateurs, aux côtés de la hiérarchie universitaire, les chercheurs originaux qui auront fait leurs preuves dans telle ou telle branche de la découverte.

Nous favoriserons, entre nos savants et nos industriels, une coopération féconde et, sans abaisser le niveau de notre enseignement supérieur, nous nous efforcerons d'orienter dans un sens plus réaliste la formation de nos ingénieurs, de nos médecins, de nos magistrats, de nos professeurs eux-mêmes.

Nous nous attacherons à détruire le funeste prestige d'une pseudo-culture purement livresque, conseillère de paresse et génératrice d'inutilités.

Le travail est le partage de l'homme sur la terre, il lui, est imposé par une nécessité inéluctable ; mais tout l'effort des civilisations auliques avait tendu à affranchir de cette nécessité une race de maîtres et à la transférer à une rase d'esclaves. Il était réservé au Christianisme d'instaurer le respect du travail et des travailleurs. Puisque les moins croyants d'entre nous se plaisant aujourd'hui à se réclamer de la civilisation chrétienne, qu'ils nous aident à rétablir dans notre peuple le sens, l'amour, l'honneur du travail.

*
* *

C'est dans cet esprit que nous réorganiser l'école primaire.

Elle continuera comme par le passé, cela va sans dire, à enseigner le français, les éléments des mathématiques, de l'histoire, de la géographie, mais selon des programmes simplifiés, dépouillés du caractère encyclopédique et théorique qui les détournait de leur objet véritable.

Par contre, une place beaucoup plus large y sera faite aux travaux manuels dont la valeur éducative est trop, souvent méconnue.

Il faudra que les maîtres de notre enseignement primaire se pénétrant de cette idée, - et sachent en pénétrer leurs élèves, - qu'il n'est pas moins noble et pas moins profitable, même pour l'esprit, de manier l'outil que de tenir la plume, et de connaître à fond un métier, que d'avoir sur toutes choses des clartés superficielles.

De cette idée bien comprise et sérieusement appliquée, découleront d'importantes et bienfaisantes conséquences.

Désormais, les meilleurs éléments de chaque classe ne seront plus prélevés, déracinés, orientés vers ce qu'on a appelé le nomadisme administratif.

Les élites ne seront plus appelées et comme aspirées automatiquement par les villes.

Chaque profession, chaque métier, aura son élite, et nous encouragerons de tout notre pouvoir la formation de ces élites sur les plans local et régional.

Les perspectives de la situation présente comportent un arrêt, sinon même un recul .dans la voie de l'industrialisation à outrance où la France s'efforçait de rivaliser avec d'autres nations mieux partagées qu'elle, quant à l'abondance de la population ou à la richesse des matières premières.

Nous serons ainsi amenés d'une part à restaurer la tradition de l'artisanat, où triompha pendant tant de siècles la qualité française, d'autre part à réenraciner, autant que faire se pourra, l'homme français dans la terre de France, où il puisa toujours, en même temps que sa subsistance et celle de ses concitoyens des villes, les solides vertus qui ont fait la force et la durée de la Patrie.

*
* *

Nous ne devons jamais perdre de vue que le but de l'éducation est de faire de tous les Français des hommes ayant le goût du travail et l'amour de l'effort.

Leur idéal ne doit plus être la sécurité d'un fonctionnarisme irresponsable, mais l'initiative du chef, la passion de l'oeuvre et de sa qualité.

Restituer dans toute leur plénitude ces vertus d'homme, c'est l'immense problème qui se pose à nous. La formation d'une jeunesse sportive répond à une partie de ce problème. Les projets actuels du ministre de la Jeunesse visent à rendre à la race française santé, courage, discipline.

Mais le sport, pratiqué exclusivement ou avec excès, pourrait conduire à un certain appauvrissement humain. La restauration de l'esprit artisanal fournira à l'action bienfaisante du sport un contrepois et un complément nécessaires.

L'artisan, s'attaquant à la matière, en fait une oeuvre ; la création d'une oeuvre artisanale demande un effort physique, de l'intelligence et du coeur ; elle exige de l'homme, l'esprit de décision et le sens de la responsabilité. Elle aboutit à la naissance du chef-d'oeuvre par où l'artisan se hausse à la dignité d'artiste. Mais si haut qu'il monte, l'artisan ne se détache jamais ni des traditions de son métier, ni de celles de son terroir.

Nous l'aiderons à en recueillir les influences vivifiantes, notamment en donnant à l'enseignement de la géographie et de l'histoire un tour concret, un caractère local et régional qui ajoutera les clartés de la connaissance à l'amour du pays.

L'école primaire ainsi conçue, avec son complément artisanal, substituera à l'idéal encyclopédique de l'homme abstrait, conçu par des citadins et pour des citadins, l'idéal beaucoup plus large, beaucoup plus humain de l'homme appuyé sur, un sol et sur un métier déterminés.

Elle donnera aux paysans un sentiment nouveau de leur dignité. Nous y aiderons d'abord en leur attribuant la place qui leur revient dans la communauté nationale, et ensuite en dotant le moindre village des installations modernes d'eau, d'électricité, d'hygiène, due ont été jusqu'ici le privilège des villes et qui permettront aux paysans d'adoucir et d'embellir leurs rudes conditions de vie. Car la vie rurale n'est pas une idylle, et le métier de paysan est un dur métier, qui exige toujours de l'endurance, souvent du courage, parfois de l'héroïsme. Mais de cela le paysan de France s'accommodera, pourvu qu'il sente cette fois qu'on lui rend justice. Le paysan de France a été assez longtemps à la peine, qu'il soit aujourd'hui à l'honneur.

*
* *

Mes chers amis, on vous a parlé souvent depuis quelques années de l'Ecole Unique.

L'Ecole Unique, c'était un mensonge parmi beaucoup d'autres, c'était, sous couleur d'unité, une école de division, de lutte sociale, de destruction nationale.

Nous, qui avons horreur du mensonge, qui voulons en toute circonstance vous dire la vérité, nous entreprenons de faire pour vous, pour la France, la véritable Ecole Unique ; celle qui, quels qu'en soient les maîtres, quels qu'en soient les programmes, sera animée d'un esprit unique ; celle qui mettra tous les Français à leur place, au service de la France ; celle qui, leur accordant toutes les libertés compatibles avec l'autorité nécessaire, leur concédant toutes les égalités compatibles avec une hiérarchie indispensable, les mêlant tous dans le grand élan chaleureux de la fraternité nationale, fera de tous les Français les servants d'une même foi, les chevaliers d'un même idéal, symbolisé dans ce mot unique : France.

COMITE FRANCE - AMERIQUE

(Fondé en 1909)

9, avenue Victor-Emmanuel, Paris
et Villa Laussedat, Royat (P.-de-D.)

<i>Président fondateur</i>	Gabriel HANOTAUX <i>de l'Académie française.</i>
<i>Président pour 1935- 36.</i>	Robert de VOGUÉ <i>Président de l'Automobile Club</i>
<i>Président pour 1936 - 37.</i>	Duc de BROGLIE, <i>de l'Académie française</i>
<i>Président pour 1937 - 38.</i>	Maréchal PÉTAIN, <i>de l'Académie française.</i>
<i>Président pour 1938 - 39.</i>	Baron SEILLIÈRE, <i>Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales st politiques.</i>
<i>Président pour 1939 - 40.</i>	Léon GÉRARD, <i>de l'Académie française</i>
<i>Président pour 1940 - 41.</i>	Amiral LACAZE, <i>de l'Académie française.</i>

IIII

COMMISSION EXÉCUTIVE PERMANENTE

<i>Président :</i>	Gabriel LOUIS - JARAY.
<i>Membres :</i>	Marquis de CREQUI - MONTFORT, André GILBERT, Marquis de ROCHAMBEAU, Firmin OZ.
<i>Délégué général :</i>	Georges CHABAUD.